

# Le Galepin

- ROUGE -

n°3 - 1<sup>er</sup> décembre 2017

# sommaire du n°3

CETTE PHOTO-CI <i>. Par où jaillit l'écriture</i>	2
LE LIVRE DE CE MOIS-CI <i>. Nos vies, Marie-Hélène Lafon</i>	3
UN ÉDITEUR: LA CONTRE-ALLÉE <i>. La femme brouillon, Amandine Dhée</i> <i>. Contre-jour, Sara Rosenberg</i>	5 5
ROMANS <i>. La fleur de Chiyo, Isabel Asunsolo</i> <i>. Ça va, ça vient, Robert Lapointe</i>	7 8
NOUVELLES <i>. Comme une respiration, Jean Teulé</i> <i>. Si un inconnu vous aborde, Laura Kasischke</i>	8 9
RÉCIT <i>. La question, Henri Alleg</i>	10
LE COUP DE GRIFFE DU GRINCHEUX <i>. Check Point, Jean-Christophe Rufin</i>	11
ROMAN GRAPHIQUE & B.D. <i>. Une histoire d'hommes, Zep</i>	12
POÉSIE <i>. Émile Verhaeren</i>	13
UNE CHANSON <i>. Mutins de 1917, Jacques Debronckart</i>	14
LE PETIT ÉCHO DE LORC'HEC	15
LES PETITS MÉTIERS <i>. Analyste dans un cabinet d'experts</i>	17
EN VOYAGE... <i>... en Seine-Inferieure</i>	29
LA CHRONIQUE DU P <sup>e</sup> HERNANDEZ <i>. Des événements littéraires et des prix littéraires</i>	21

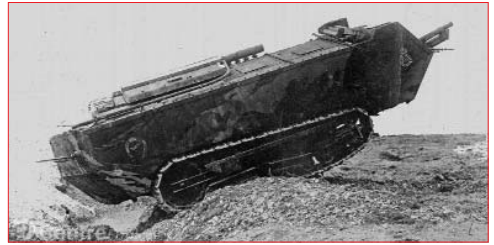
## Comité de rédaction

Élie Hernandez, Michel Lalet, Mario Lucas,  
Hugues Moussy, Roger Wallet

Ont participé à ce numéro :  
Aude France, Léo Demozay, Michel Deshayes,  
Rémi Lehallier, Enzo Leteur, Jean-Paul Simon

site : [www.lecalepin.fr](http://www.lecalepin.fr)  
mail : [lecalepin@outlook.fr](mailto:lecalepin@outlook.fr)

## CETTE PHOTO-CI Par où jaillit l'écriture



*La République du Centre, Pithiviers, 06.11  
Exposition de photos inédites d'un Poilu*

La douzaine d'élèves s'est mise au travail. Un groupe de secondes en décrochage scolaire à qui l'on propose quelques séances d'atelier d'écriture. Thème ? La guerre de 14 vécue à l'arrière du front, à Pithiviers. Chacun a choisi une photo sur laquelle on voit des agricultrices, des institutrices ou des infirmières. Ce matin-là de 1914, 15 ou 16, Michel Dufour, journaliste à L'Écho de Pithiviers, s'entretient avec ... qu'il prend en photo. Écrire l'interview.

M. a choisi une jeune femme qui pose au milieu d'un groupe d'enfants. À la première question, elle répond que c'est sa nièce qui l'a sollicitée pour venir aider l'institutrice, submergée par le regroupement des deux classes (le maître des grands a été mobilisé). Est-ce qu'elle aime ça ? « Oui, j'aime beaucoup m'occuper des enfants. » Je parle avec M., je lui pose en direct la question Tu aimes ça ? « Oui, j'aime beaucoup m'occuper des enfants. » D'où ça te vient ? Tu as des petits frères et sœurs ? Elle demande « En vrai, vous voulez dire ? » Non, non, dans ton histoire ! Cette jeune fille qui est là, sur la photo... Elle dit que oui, que ça se pourrait... J'insiste Non, elle ne me répond pas que ça se pourrait, c'est oui ou non !

D'un seul coup M. scrute le visage un peu flou sur la photo et finit par secouer la tête : « Non. C'est pour ça qu'elle est là... » Alors que je tiens une belle réponse, elle ajoute, qui me sidère : « C'est parce que moi – elle dit Moi ! – je peux pas en avoir, des enfants... » Elle dit encore « Elle peut pas en avoir... »

Le plus beau de ce qui fut écrit ce jour-là...

R.W. ♦

«La phrase avance comme un navire, son étrave fend la page, elle draine dans son sillage la puissante coulée. On n'arrête pas la phrase, elle s'enroule, monte, halète, mugit, gémit, se tend, s'apaise, reprend. Elle pourrait ne pas finir, elle aurait toujours déjà été là, depuis toutes les nuits, et tous les crépuscules, et toutes les aubes, sur toutes les plages vides où des femmes aux cuisses laiteuses apparaissent dans le bleu gris des commencements.» **MH Lafon**

**Édito** – Les Prix littéraires ont été délivrés. Le Pr Hernandez en dit ce que nous en pensons, c'est-à-dire pas grand-chose. Ils couronnent le plus souvent des ouvrages intéressants et des auteurs au style affirmé. Ils se paient même parfois quelque audace. Mais à quelle nécessité intellectuelle correspond le principe d'une telle compétition? À en croire les jurys, il s'agirait de baliser le chemin de la postérité. Autant se targuer de prédire l'avenir. Le plan commercial est, lui, plus sûr et, ma foi, pourquoi pas? Qu'un livre se vende à quelques

centaines de milliers d'exemplaires n'est pas une mauvaise chose. Mais ce n'est pas non plus plus que cela, une bonne campagne publicitaire. La vérité, c'est qu'un livre chemine toujours mystérieusement dans l'âme, l'esprit, l'histoire du lecteur. C'est cette rencontre seule qui importe et s'il n'y a pas cette rencontre, il n'y a rien. Mon Goncourt de lecteur reste – à jamais – *Vies minuscules* de Michon. Qui ne l'eut pas. Mais, en 84, il alla à *L'amant* de Duras. Bon choix, aussi...

**Le Calepin** ♦

## LE LIVRE DE CE MOI-CI



**MARIE-HÉLÈNE LAFON**

**LE CORPS,  
LE DEDANS**

Je lis ce livre quelques jours après avoir vu Marie-Hélène Lafon en compagnie de Pierre Michon à *La grande librairie*. Autant dire que j'ai encore en tête le peu qu'elle en a dit mais tout ce qu'elle a dit de Michon vaut aussi pour elle. Et d'abord l'amour effréné, constitutif, de la langue, de «*la parlure*» (mot qu'elle utilise p.122). Le terme n'est pas si simple qu'il en a l'air. Bien sûr il y a la dimension du patois, de la langue de l'enfance, comme chez Trassard. Mais MHL a, comme Michon, une langue très savante, un lexique extrêmement étendu – elle est agrégée de grammaire et enseigne les lettres classiques, latin grec. Voyez comme elle évoque son «coup de foudre» pour Karim: «*J'ai senti passer sur moi, m'inonder, et me traverser, et me transpercer, et me clouer, me trouer, me caresser, cette lumière, cette onction, ce rayon, cette coulée; coup d'épée coup de projecteur coup*

*de foudre, glaive de feu, ordalie...*» Tout est significatif dans cette phrase, qu'aucun Ono-dit-Bio, aucun Foenkinos («*Charlotte*») n'écriront jamais: les mots bien sûr mais aussi la ponctuation avec cette accélération qui traduit le dérèglement des sens. C'est en cela qu'elle exprime toujours qu'écrire est un travail physique, un travail du corps. Ici encore, l'épigraphe l'annonce: «*Je dois être corps dedans*» (Jacques Truphémus, qui peignait).

Pas étonnant qu'elle démarre ce texte comme elle a commencé «*Joseph*»: par la description physique de son personnage, Gordana, vendeuse dans un Franprix parisien. Une description fouillée, méticuleuse, inquisitrice. Voyez ses dents: «*On devine des dents puissantes, massives, embusquées derrière les lèvres minces et roses*» – aucun des trois adjectif n'est attendu – ou son cou: «*... long, crémeux, solide, charnu. Ce cou habité de forces impérieuses la plante dans la vie comme un arbre en terre*» – non seulement les mots font image mais ils soulignent aussi ce en quoi le corps fonde le caractère. Ce qu'exprime avec force MHL: «*... ça traverse, ça sainte, c'est organique*». Cette Gordana est une femme qui se plante là, dans la vie, massivement et solidement. Au sortir de ces quatre pages inaugurales, on se prend à imaginer cette Gordana, à imaginer sa vie. C'est exac-

tement ce que fait la narratrice, qui n'en connaît pourtant rien, car : « *J'ai l'œil, je n'oublie à peu près rien, ce que j'ai oublié, je l'invente* ». Ce qui est là, aussi, une définition de l'écriture : elle rend compte et elle invente. C'est précisément tout le propos de ce roman où MHL fait des concessions à la « vérité », tel ce nom qu'elle se donne, de « *Santoire* » qui est, tous ses lecteurs le savent, la rivière cantalienne de son enfance.

Elle invente donc, dans une liberté parfois déroutante, la vie de Gordana, la vie de cet homme qui, chaque vendredi, tient à passer à sa caisse, et la propre vie de la narratrice. J'ai oublié de dire, mais ceux qui ont lu la superbe nouvelle parue aux Éditions du Chemin de fer [*« Gordana »*, 2012] le savent, c'est que Gordana a une infirmité à un pied, qu'elle cache comme une tare. Elle invente pour elle une relation amoureuse avec le client du vendredi, elle l'imagine portugais, elle lui imagine une enfance, une vie.

Et son amour à elle, avec Karim, pendant dix-huit ans, après quoi plus jamais elle ne vivra avec personne ? Inventé bien sûr, mais. Car un romancier n'invente pas à partir de rien. Du reste, tout ce qui nous est dit de cet amour est parfaitement *vrai* (mais non *réel*), même son départ un beau jour sans nouvelles. Impossible de démêler l'un de l'autre. Ainsi cite-t-elle cet auteur, Pierre Ubac, qu'elle dit avoir vu à la télévision. Or Pierre Ubac est un pseudonyme collectif ! MHL entend simplement dire au lecteur que la vérité du roman n'est que dans ses mots.

Roman qu'elle dénoue presque brutalement : un vendredi, Gordana n'est pas au Franprix, « ... *elle reviendra pas Gordana elle a quitté elle est partie* ». Ceci me rappelle Carver qui, à la question « *Comment sait-on qu'une nouvelle est terminée ?* » répondait « *Il faut quitter une nouvelle comme on se lève de table quand le téléphone sonne* ». Pour quelle urgence MHL quitte-t-elle Gordana ? Sans doute parce qu'il est l'heure pour elle de se remettre « *à l'établi* ».

Que se passe-t-il en nous quand on referme un livre ? On repense à l'histoire. Celle-ci ne nous apprend guère quand on a lu Marie-Hélène Lafon : des souvenirs d'une enfance rurale, des vies de peu, « *minuscules* », des itinéraires de vie crédibles pour Gordana et l'homme du vendredi mais sans souci d'éclairages significatifs sur le déroulé du siècle. La vie, « *les mots des pauvres*

*gens* » (Léo Ferré, « *Avec le temps* »).

Me touchent plus que tout ceux qui évoquent le grand souffle du passage de Karim dans la vie de Jeanne Santoire, comme (p.94) « *Karim était beau, il était très parfaitement beau ; toutes les femmes le pensaient, le sentaient, sous la peau, dans le ventre, c'était sans paroles, sans phrases. Il se donnait seulement la peine d'apparaître, le pas long, la nuque souple, les mains souveraines ; ses cheveux doux le nimbaient, lui faisaient couronne, on se perdait dans ses yeux verts, ses épaules et ses hanches donnaient envie de danser. Je n'ai pas résisté, j'ai été foudroyée, je brûlais dans ma robe en laine bleue à col pointu, j'ai gardé cette robe, longtemps* » ou (p.98) « *Le regard vert de Karim tranchait ma vie en deux, faisait frontière entre l'avant et l'après, le monde sans lui et le monde avec lui* » ou (p.134) « *Nous étions dans la pleine gloire de nos corps souples, et à la proue de nous-mêmes* » ou encore (p.178) « *Ma vie avec Karim était indéchiffrable et affolante à force d'être suspendue dans le présent, dans le rien, sans autre perspective que le temps partagé au jour le jour, mois après mois, saison après saison, année après année. Ma vie passait allait passer passerait et je n'aurais rien construit qui vaille, pas de maison, et pas de famille, surtout pas de famille.* »

Un dernier mot sur Gordana. Il faut attendre la p.149 pour que cela adienne et en effet ce n'est pas de ces choses plausibles avec elle : « *Brusquement, elle a ri, elle est partie dans son rire irrésistible, comme on glisse ou comme on danse* ».

Le corps, toujours le corps...

**Aude France** ◆

*Nos vies*, Marie-Hélène Lafon, Buchet-Chastel, 2017, 170p.



Cette année, mois après mois, nous suivons l'actualité d'une petite maison d'édition, LA CONTRE ALLÉE, implantée à Lille. Nous essayons de comprendre sa

ligne éditoriale, d'explorer ses ambitions littéraires et d'analyser sa stratégie d'ancrage régional. Ceci en toute indépendance : nous achetons les ouvrages.



## AMANDINE DHÉE

### FEMME ≠ MÈRE

Un texte difficile à classifier : essai ? le féminisme affiché des propos et de nombreuses notations inciteraient à le classer comme tel mais il n'y a pourtant nul slogan et les « revendications » n'en ont jamais la sècheresse rhétorique ; récit ? le texte suit en effet une à une, chronologiquement, les étapes par lesquelles une femme devient mère – magnifique graphisme de couverture... L'auteure (« autrice ») sonne trop proche, à mon goût, de « autiste »...) s'explique sans ambiguïté sur sa démarche : *« J'ai écrit ce texte pour frayer mon propre chemin parmi les discours dominants sur la maternité. J'ai aussi voulu témoigner de mes propres contradictions, de mon ambivalence dans le rapport à la norme, la tentation d'y céder. Face à ce moment de grande fragilité et d'immense vulnérabilité, la société continue de vouloir produire des mères parfaites. Or la mère parfaite fait partie des Grands Projets Inutiles à dénoncer absolument. Il m'a paru important de me positionner clairement en tant que féministe parce que je veux donner un éclairage politique à mon expérience intime ».*

Le livre, très bref, est construit comme une suite de scènes significatives des transformations physiques de la femme *gravide* puis *parturiente* (deux mots heureusement absents du texte). *« Mon corps existe déjà un peu trop... Il sait quelque chose que j'ignore (11) – Où dire la violence d'être habité par un autre ? (15) – Mon ventre bascule dans le domaine public (21) – Je suis si pleine que la solitude n'existe plus (34) »* Les sensations sont précisément nommées. L'auteure ne cache pas l'ambiguïté des sentiments qu'elle éprouve : exaspérée que son corps devienne *« l'affaire de spécialistes »*, elle ne se prête pas moins aux exercices préparatoires comme, après l'accouchement, aux manifestations sociales tradition-

nelles d'émerveillement. Tout cela est troussé avec humour.

Où le texte prend à mon sens une puissante dimension féministe, c'est quand, très vite, la jeune mère revendique de redevenir l'amante : *« J'aurais voulu faire l'amour. Retrouver mon corps, ou plutôt l'oublier (43) – Mon corps à moi est-il encore capable d'érotisme?... J'arrache mon corps au bébé (68) ».*

Un livre alerte qui remet en question pas mal d'idées reçues.

Léo Demozay ♦

*La femme brouillon*, Amandine Dhée, La Contre Allée, 78p., 17 janvier 2017.



## SARA ROSENBERG

### BEAU COMME UNE TRAGÉDIE CLASSIQUE

Tout différent est le livre de Sara Rosenberg (traduit de l'espagnol) paru le mois suivant, ce qui témoigne d'une véritable ambition de la part des éditions. Il faut souligner l'extrême soin qu'elles apportent à chacun de leurs ouvrages : papiers bouffants de grande qualité, graphisme original de couverture adapté à chaque livre (Guillaume Heurtault pour le Dhée, Jane Secret pour celui-ci), insert d'un marquage spécifique, mise en page d'une grande lisibilité, couverture à rabats. De la très belle ouvrage. C'est pour ces raisons que je m'autorise cette remarque de (re)lecteur pointilleux : deux fautes d'orthographe insignifiantes. Je retrouve la première dans les deux livres dont je parle : *« quelques temps »* (p.81 chez Dhée, p.13 ici). La seconde aussi est doublée, mais dans ce seul livre (68-237) : *« quelques fois »* dont l'usage répété à sans doute suscité la création de l'adverbe *« quelquefois »*...

Remarques qui n'entachent en rien mon admiration pour le travail éditorial réalisé. Rare. J'allais oublier de dire mon plaisir de retrouver, comme dans les éditions anciennes, des colophons (justifications d'impression) merveilleusement inventifs en dernière page.

Comment qualifier le texte de Sara Rosenberg? Bien sûr il survient très vite, dans l'histoire de cette famille argentine dont un des fils, Jeronimo, vit en Espagne où il est metteur en scène de théâtre (l'*Antigone* de Sophocle, *Le balcon* de Genet...), une intrigue et bientôt un drame. Les fils en seront lentement débrouillés. Mais il ne s'agit en rien d'un policier. C'est à l'écriture que nous le devons, et à la construction du récit. Une écriture qui prend le temps, qui ne réduit jamais les personnages à leurs actes, même quand ils appartiennent à ces cercles maffieux que savent susciter les dictatures – nous sommes là dans l'Argentine qui sent encore très fort les relents de la junte militaire (1976-1983). Les chapitres répartissent les entrées dans l'histoire. Nombre d'entre eux concernent la femme de Jeronimo, Griselda, elle-même comédienne, tragédienne, qui s'adonne à l'alcool, ce qui lui vaudra un internement en établissement psychiatrique.

Nous ne sommes jamais dans la démonstration, les vérités sont toujours douteuses, ambivalentes, et portées par des personnages qui ont une vraie épaisseur. Tel Checo, cet ami qui a convié Jeronimo à venir boire un verre, rendez-vous dont l'homme de théâtre ne reviendra pas. Tel aussi Nicolas, son frère, homme d'affaire à Buenos Aires dont on sent très vite qu'il est sulfureux – les deux frères se brouillent lors de l'enterrement de leur père. Ou Laura, la fille (trentenaire) de Jeronimo qui aura si peu vécu avec son père et vient, auprès de sa tante, dès l'annonce du décès de Jeronimo.

La vérité restera d'ailleurs en suspens. Quelques signes nous donnent à penser que la persévérance de Griselda lui permettra d'éclater. Avant sa mort, Checo lui a adressé, par des voies détournées, une enveloppe contenant des preuves irréfutables. Griselda elle-même a démasqué à l'H.P. un faux médecin qui venait l'enlever pour la faire taire – comme Jérónimo... Mais, du fond de sa prison madrilène, Vizcacha continue de tirer les fils... Au lecteur de finir l'histoire, bref, de faire son travail de lecteur.

Cette absence de manichéisme est précieuse – Checo, qui a pourtant entraîné Jeronimo dans ce piège mortel, va devenir presque sympathique et montrera bien toute la tendresse qu'il peut éprouver pour Laura. Griselda elle-même, que l'on peut sentir au début très préoccupée d'elle-même, révèle un amour profond, existentiel, pour le théâtre et magnifie son amour pour Jeronimo en se montrant si soucieuse de faire éclater la vérité. Jeronimo est sans doute le personnage qui garde le plus de mystère. N'aurait-il pas été lui-même mêlé à cette société secrète? Une phrase peut le laisser entendre, elle est dans la bouche de Checo: « *C'était ça qui le mettait tellement hors de lui, que Jeronimo leur claque dans les bras, après tant d'années et avec tout ce qu'il avait enduré.* » (p.162) Le mystère ne sera pas levé.

Le charme du livre est de toujours tenir le suspense à distance, de ne jamais y céder, même, dans les derniers chapitres, quand les « événements » se précipitent. L'auteure nous tient toujours dans l'évolution intérieure de ses personnages. Celui de Griselda est évidemment le plus précis. À mi-livre:

« – *Je relisais Le Balcon, pour ne pas l'oublier. Immense, Genet est immense, impressionnant. Pour lui, il n'y avait pas de conciliation possible. Que le mal, sur la scène, explose. L'artiste n'a pas – ou le poète – pour fonction de trouver la solution pratique des problèmes du mal. Qu'ils acceptent d'être maudits. D'être vus, dit-elle, et elle se leva. Ne me dites pas que ce n'est pas beau. Nous sommes allés trop loin et trop brutalement. Pensons à ce que nous allons perdre si nous abandonnons nos masques... Un poète, un sage, il y en a eu peu d'aussi cohérents que lui.* »

Et ceci, plus loin, extrait du monologue qu'elle écrit: « *Impossible de retrouver le souvenir d'une caresse maternelle de ce temps-là dévoré par le secret. Il y avait une offense, et un coupable qui tous les jours s'asseyait à notre table, l'embrassait, et après, couchait avec elle. Alors, était-il ou non coupable? Sans secret, le coupable aurait disparu. Mais tout arrivait, disait-elle, au nom de l'amour. Et dans ce tableau qui revient, la meilleure place est aussi celle du secret, même s'il fallait penser le contraire. Pas un seul geste amoureux. Au nom de l'amour.* »

L. D. ♦

Contre-jour, Sara Rosenberg, La Contre Allée, 240p., 23 février 2017.

isabel Asúnsolo

## La Fleur de Chiyo

ISABEL  
ASÚNSOLOLES MOTS  
DE L'À-PEINE

Ce petit livre (110 p.) aurait tout aussi bien sa place dans la rubrique Poésie. Chacun des 44 très brefs chapitres est introduit par un haïku de

Chiyo-Ni (1703-0775) qui inspire à l'auteure les inflexions de son récit. Un récit très onirique qu'elle situe dans « le Hameau ». La narratrice, Chiyo, vit seule près de la mare. Elle a pour ami Hiro, un graveur qui vit dans le pigeonnier. À quelle époque est-on ? Quelque chose laisse entendre l'après-cataclysme : on vit dans une autarcie quasi-complète et il n'y a pas d'enfants. C'est un monde sage, emplí de la sápience des Anciens, qui connaît la vertu des plantes et vit au rythme de la nature et des saisons – « Automne » (20 textes) et « Hiver » (24 textes) ordonnent le livre.

On est plutôt dans des descriptions délicates, la chatte noire qui compagne avec Chiyo ou le liseron, la plante défendue dont l'éradication sera décidée par les instances locales. Nous n'en saurons pas plus, sinon que *Jobard* est leur porte-parole et *la Milice* leur force d'exécution. Évidemment cela provoque en nous des résonances, on pense à « *Matin brun* » mais ici l'affaire tournera court car le liseron aura disparu avec les premiers gels. Chiyo est dans une résistance raisonnable.

C'est par la roulotte que le récit se renouvelle. Une roulotte s'est installée (dès la p.20) sur la place. On ne lui voit nul occupant. Pourtant elle va alimenter la haine d'une partie des villageois : « *S'il vient de loin, c'est qu'il a de mauvaises raisons* ». On connaît bien ce genre de raccourci, on a aussi nos producteurs hexagonaux d'aphorismes haineux. Curieusement la Milice n'y va pas voir de près. C'est Chiyo qui, allant s'enquérir, découvre un magnifique bébé endormi. Elle s'appelle

Kire – le kire (*kire*) est la césure d'un haïku. Ange est sa mère, elle vient spontanément chez Chiyo. C'est autour d'elle que s'organise la seconde partie du texte. Elle a une passion : le patinage sur glace et... elle est aveugle. La force de la parabole est évidente. Ange danse la nuit sur la mare glacée. « *Ange signe des arabesques et c'est comme si ses pieds voulaient laisser un message sur la glace... Mon bonheur de voir évoluer la patineuse est grand. Je me demande si les aveugles voient la lumière de la lune, comme certains, paraît-il, perçoivent celle du soleil...* »

Et puis se dénouent les choses : « *Ange gisait sur le givre, inanimée, son corps recouvert d'un linceul de coton durci, son visage pâle, bleuté. Ses yeux grands ouverts semblaient dialoguer avec les branches basses du saule.*

*Elle était morte et elle souriait.* »

Le charme du livre tient à la légèreté de l'écriture. Une écriture extrêmement précise dans les adjectifs, dans les mots pour décrire qui sont tous des mots de l'à-peine :

« *Oui, un petit enfant dormait dans ce lit, son corps tellement menu qu'il n'en déformait pas la surface. Avec des joues rebondies, roses et nacrées, comme de la neige légèrement bleutée où le pinceau aurait laissé fuser une goutte de sang. Et des paupières translucides délicatement veinées, ourlées d'une bordure de cils, comme s'ils avaient été tracés un par un... [...] Et la bouche, enfouie entre les joues bien rondes, ne dépassait pas la taille du bout de mon petit doigt, tu vois ? Contre le visage, de chaque côté de la tête aux cheveux fins et cuivrés, émergeaient deux petits poings, enfin, deux boules de la taille d'une noix, avec des fossettes.* »

Isabel Asúnsolo a eu la superbe intuition de créer le continuum d'un récit pour mettre en valeur les haïkus de Chiyo-Ni. Elle y glisse des composants « attendus » car très proches des poèmes japonais, très contemplatifs, mais aussi des fragments d'histoires qui constituent des points d'ancrage pour l'intérêt du lecteur. Elle ne perd pas son fil d'écriture et nous livre là un texte convaincant.

Roger Wallet ♦

*La Fleur de Chiyo*, Isabel Asúnsolo, éd. Henry, 2017



## ROBERT LAPOINTE

### PROMIS AU SUCCÈS

Oh là là! Un véritable coup de cœur, du jamais vu/lu dans la production littéraire! Ce gars là – un intellectuel, pas comme celui de son homonyme Bobby (prénom, lui aussi, Robert dans le civil) –, je l'avais déjà aperçu une fois dans l'émission *La Grande Librairie*: jeune, beau, habillé classe, jamais un mot plus haut que l'autre, très poli, toujours un sourire aimable aux coins des lèvres, répondant gentiment à l'interviewer, buvant de temps en temps un verre d'eau, le gendre idéal quoi! Et là – c'est une avant-première –, j'ai eu son dernier roman entre les mains avant sa parution. Un choc! Écoutez/lisez: un style qui coule tout seul, des mots justes, placés au bon endroit et surtout des descriptions de la vie de tous les jours qui font froid dans le dos, un suspense à perdre haleine. C'est l'histoire d'un homme qui, depuis sa naissance, va affronter tous les aléas et les

duretés de la vie. Grâce à une persévérance sans pareil et des luttes acharnées, il finira par... mais je vous laisse découvrir l'épilogue qui va vous laisser sans voix et les larmes aux yeux. Sans vous dévoiler toute cette trame exceptionnelle, je vais vous en citer quelques passages: «*Pour ses huit ans, Paul (c'est comme cela que le héros de l'histoire s'appelle. Vous remarquerez que souvent, dans les romans, les hommes se prénomment Paul ou Robert, jamais Jean-Pierre. Pourquoi? J'avoue que j'en sais strictement rien) avait reçu son premier dictionnaire.*» Ça démarre fort, pas vrai? Puis, quelques pages plus loin «*Pour sa majorité, toute la famille s'était cotisée pour lui payer sa première moto.*» Décidément... Plus loin encore «*À l'université, tout le monde l'admirait, il réussissait tous ses examens.*» Et pour terminer, car je ne vais pas tout vous dévoiler «*Son mariage fut grandiose, son épouse était splendide dans sa belle robe blanche.*» Ah si, cet extrait aussi car c'est un morceau d'anthologie «*C'était le plus aimé de tous les patrons.*» Alors, incroyable n'est-ce pas? Ce livre sortira le 24 décembre, retenez-le d'ores et déjà car il va s'arracher. Quel magnifique cadeau pour Noël!

Mario Lucas ♦

*Ça va, ça vient*, Robert Lapointe, éd. de la Routinière, 2017.  
À paraître.

## NOUVELLES



## JEAN TEULÉ

### D'UNE PUÉRILE INSIGNIFIANCE

De lui on connaît surtout *Je, François Villon* et *Le magasin des suicides*. C'est sans doute déjà de trop. On l'a vu à la télé où sa bouille de blondinet ébahi faisait genre. Mais est-ce que ça suffit à faire un romancier ou

un nouvelliste? Teulé nous donne la réponse: non!

Son écriture le révèle puéril, gentillet, insignifiant. Je me suis demandé si ses manuscrits passaient encore par la lecture critique d'un comité de lecture. Visiblement non car la plupart des quarante «nouvelles» ici rassemblées ne valent guère mieux que ce que reçoivent les innombrables concours d'écriture qui fleurissent en toutes saisons. Rien dans les scénarios, rien dans l'écriture. Il y a parfois une petite idée mais elle n'est jamais mise en scène, jamais valorisée. Même la célèbre chute censée qualifier la nouvelle est absente.

La première a valeur de symbole. Son titre: *Cui-cui*. Sans doute une erreur de typo: *Cul-cul* dirait mieux les choses. «*C'est une maison pas bleue pas adossée à la colline... mais elle me console du monde.*» Et pourquoi?



Parce que, dans son abandon, elle est devenue le refuge des oiseaux. « Ça tire-lire là-dedans, turlute, carcaille. Ça siffle, pépie, zinzinule, dans toutes les langues d'oiseaux migrateurs ou endémiques. » Je lui sais gré d'avoir limité sa liste. Pour autant elle est totalement erronée : ni la fauvette ou la mésange (qui zinzinulent), ni l'alouette (qui turlute, tire-lire ou grisolle), ni le merle (siffleur), ni la caille (qui carcaille) ni le moineau (qui pépie) ne sont migrateurs ni endémiques (limités à un territoire)! Teulé est comme ça : approximatif, arc-bouté sur des facilités de langage. Un recueil écrit dans une absolue négligence. Un naufrage.

Il ne se passe rien dans ce recueil. N'était son nom, le plus petit éditeur de province aurait refusé son manuscrit. Quand la quatrième cite ce qu'en a dit L'Obs : « Quarante nouvelles légères et réjouissantes », on peine à croire que Jérôme Garcin (*Le masque et la plume*) cautionne une telle bouffonnerie qui, dès le premier texte, nous plonge dans une douloureuse apnée.

Rémi Lehallier ♦

Comme une respiration, Jean Teulé, Julliard, 2016



**LAURA  
KASISCHKE**

**LA BALLERINE ET  
LE MÉDECIN  
LÉGISTE**

Laura Kasischke est une Américaine, née en 1961 dans le Michigan. Son roman *Esprit d'hiver*, paru en 2013 chez Christian Bourgois, m'avait pris aux tripes (un huis clos terrible entre une mère et sa fille, nécessitant quasiment deux lectures car seul le dénouement final permet de comprendre chaque phrase et chaque mot du début de l'histoire). Cette fois-ci, l'auteur récidive avec un recueil de quinze nouvelles (le seul à son actif). Une réussite également.

Des nouvelles qui parlent de notre quotidien – souvent aliénant –, puissantes et inquiétantes, mais teintées d'une bonne dose d'humour. Comme dans son

roman précédent, on en reste marqué longtemps. Un style vertigineux. Envoutant.

Bien souvent elle plante le décor d'entrée, comme dans le premier texte *Mona* : « Ils lui avaient bien dit, tous, de ne pas fouiner. À quoi bon lire le journal intime de ta fille adolescente ou fouiller dans le tiroir de sa commode si tu ne sais pas quoi faire de ce que tu risques de découvrir?... Ou bien encore, dans la plus longue *Melody* : « C'était l'un des avantages de vivre à Pétaouchmoc, USA – un lieu où personne ne connaissait personne ni ne voulait connaître personne... Ici, pas besoin de rappeler aux gens de s'occuper de leurs affaires. On pouvait bien agoniser sur sa pelouse, ils étaient du genre à tirer poliment les rideaux pour ne pas nous offusquer... »

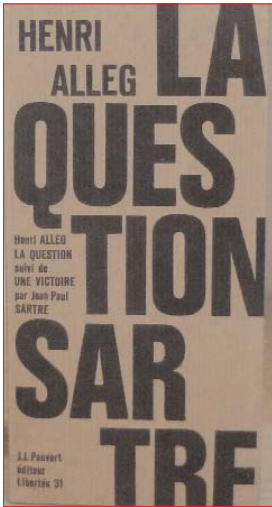
Des nouvelles bizarres, parfois à la limite du fantastique comme dans *Notre père* où, dans un monde étrange « Certains racontaient que c'était à cause de l'œstrogène contenu dans l'eau, ces changements sur le visage de ces hommes », deux sœurs cachent leur père qui a égaré un passeport devenu obligatoire. Une sorte de milice le recherche « ... il lui faudra se présenter à son Référent Officiel. Avec son passeport, bien sûr. » Mais la fin du récit est inattendue et nous interpelle : alors qu'une amnistie dispense désormais de la présentation de ce passeport, les deux sœurs continuent de dissimuler leur père « Mais nous n'avons pas parlé de cette amnistie à notre père. Qu'est-ce que cela aurait changé? »

La dernière nouvelle – qui donne son titre au recueil – est du même tonneau : une jeune femme qui attend d'embarquer dans un avion, est abordée par un inconnu qui lui demande de prendre un paquet avec elle. On pense tout de suite aux risques d'attentats actuels et la tension monte (une description minutieuse de l'homme renforce notre angoisse). Mais, il n'en est rien, elle décide simplement de garder l'objet pour elle « Qui pouvait dire, songea-t-elle en défaisant le papier cadeau, qu'un objet volé sans préméditation vous appartenait moins qu'un objet qu'on vous aurait offert? »

Comment mieux résumer Laura Kasischke que Véronique Ovaldé dans préface : « Sa délicatesse de ballerine et sa précision de médecin légiste ». Un livre à découvrir. Vraiment.

Mario Lucas ♦

*Si un inconnu vous aborde*, Laura Kasischke, Éditions Page à Page,



**HENRI  
ALLEG**

**CE QUI SE FAIT  
EN NOTRE NOM**

Pourquoi ne vous limitez-vous pas à parler des livres récents? me demanda un jour un ami. Ce livre est ma réponse. Il a soixante ans et il est toujours d'une actualité terrifiante. Il a soixante ans

et les agissements qu'il dénonce ont toujours cours. Mieux : les tortionnaires qu'il dénonce n'ont jamais été condamnés, ni même inquiétés, par la Justice! Le régime nazi a eu son procès de Nuremberg, la guerre d'Algérie est restée impunie. Pourquoi? Parce que le Président de la République était aussi général et, quand il prononça une amnistie générale, il n'a rien fait d'autre que couvrir les crimes de guerre commis par ses pairs. Oui, de Gaulle a été aussi une honte, pour ne pas dire pire. À l'image de ceux qui, comme Mitterrand (ministre de l'Intérieur en 54-55, il signa la condamnation à mort de militants du FLN) ou Robert Lacoste (ministre-résident en Algérie en 54-56), résistants pendant la Seconde Guerre et incapables de comprendre la nature profonde des « événements ».

Henri Alleg dirige *Alger Républicain*. Il est militant communiste, comme son ami Audin, assassiné à 25 ans par l'armée française. Son journal est interdit, bien que le Tribunal administratif d'Alger déclare illégale cette décision. En novembre 56 il entre dans la clandestinité pour échapper à l'internement. Il est arrêté le 12 juin 57 (Audin le fut la veille). C'est le récit de cette détention qu'il fait ici.

La force de ce document – publié dès 1958 par les Éditions de Minuit et interdit... – est qu'il s'en tient à une description minutieuse des lieux, des personnes et des faits. Ceux-ci tiennent pour l'essentiel à des actes de

torture dont il fut victime un mois entier à El-Biar, dans la banlieue d'Alger, de la part des parachutistes de la 10<sup>ème</sup> D.P. La description de la « gégène » – dont le nom est indissolublement attaché à Aoussaresses et à Massu (le général qui osa déclarer, à propos d'Alleg, que la seule torture qu'il avait subie était « une paire de gifles »! alors que lui-même s'était rendu célèbre par sa façon monstrueuse de gagner « la bataille d'Alger » en 57) – la gégène révèle la part inévitable de sadisme et proprement d'inhumanité qu'autorise et, sans doute, rend nécessaire l'état de guerre.

Je serai économe des citations tant la lecture de ce livre me bouleverse, et aujourd'hui encore, tout comme la première fois que j'en fis lecture en 1964.

*« D'un seul coup, je bondis dans mes liens et hurlai de toute ma voix. Charbonnier venait de m'envoyer dans le corps la première décharge électrique. Près de mon oreille avait jailli une longue étincelle et je sentis dans ma poitrine mon cœur s'emballer. Je me tordais en hurlant et me raidissais à me blesser, tandis que les secousses commandées par Charbonnier, magnéto en mains, se succédaient sans arrêt. »* (p.30)

Henri Alleg connaît aussi l'épreuve du serum de vérité, alors expérimental. Rien n'aura raison de son silence, il tiendra tête à ses tortionnaires qui, finalement, devant les risques de fuite dans la presse, le transfèrent au camp de Lodi puis à la prison civile d'Alger. C'est là qu'il écrit *La question* et transmet ses feuillets à ses avocats. Immédiatement interdit à sa parution, le livre est republié en Suisse l'année suivante. Comme un samizdat il se répand. Jean-Paul Sartre signe une post-face éblouissante d'intelligence et de courage.

Une dernière chose que je me suis promis de faire chaque fois que je parlerais de ce livre : donner les noms de ses tortionnaires, afin qu'ils ne se perdent pas dans l'oubli : les lieutenants André Charbonnier et Philippe Érulim [Légion d'Honneur], sous les ordres du capitaine Roger Faulques [Légion d'Honneur]. Sous terre, Papon est en bonne compagnie.

Les derniers mots du livre : *« Il faut qu'ils [les Français] sachent ce qui se fait ici EN LEUR NOM. »*

**Roger Wallet** ♦



## UN CHECK-POINT À ÉVITER

### JEAN-CHRISTOPHE RUFIN, UN HOMME TROP PRESSÉ

On peut froncer le nez à la seule perspective d'ouvrir un livre de Jean-Christophe Rufin. J'en connais qui le font, arguant que Rufin n'est pas un écrivain mais ce que

l'on nommait au XIX<sup>e</sup> siècle un « romancier », un raconteur d'histoires qui écrit trop vite et ne s'embarrasse pas de style. Mais moi, j'aime les romanciers. J'aime les types capables de vous offrir de la fraîcheur en pleine canicule grâce à l'effet ventilateur des pages que l'on tourne à toute allure. Ainsi *L'Abyssin* se lisait-il avec ce plaisir-là ; *Les Causes perdues* entrouvrirait plaisamment un pan du petit monde de l'humanitaire ; *Rouge Brésil* avait récolté un Goncourt qui n'était pas volé et, à mes yeux, *Katiba*, paru en 2010 était une vraie merveille qui permettait au passage de comprendre quelques petites choses sur le fonctionnement des groupes jihadistes et sur les services de renseignements algériens ou français. J'avais bien entendu déjà noté que, de temps à autre, Rufin pouvait avoir la tête ailleurs, se contentant d'un bon argument, d'une bonne idée de départ... et qu'ensuite, c'était à la grâce de Gutenberg.

*Check Point*, paru en 2015 fait partie de cette catégorie : une bonne petite idée, une vraie connaissance de l'arrière-plan mais aucun travail ni aucun soin apporté au service de la lecture. Ici, le roman nous enferme dans un convoi humanitaire du côté de la Bosnie en guerre, un univers que Rufin a bien connu. Il nous « enferme » car tel est l'argument : un huis-clos entre cinq personnages aux motivations diverses : l'idéaliste, l'espion, le convaincu, l'imbécile heureux, le suiveur. On met ces cinq-là dans deux camions poussifs, on roule cahin-caha, on franchit des check-points, on manque de tomber dans les ravins, on s'arrête sur quelques imbécilités de guer-

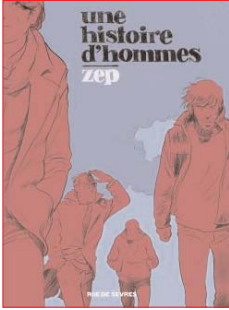
re, on aperçoit des horreurs mais l'un dans l'autre, on s'en fout de savoir ce qu'ils font là, de savoir ce qu'ils vont faire, on n'a aucune envie de s'attacher à ce que seront leurs prochaines motivations que Rufin dévoile pour chacun d'eux à la manière dont on ôterait les couches successives d'un oignon. Rare moment de grâce : quand un enfant porteur d'un message rejoint de nuit une ville en phase de délabrement de guerre, monté sur une vieille haridelle. Pour le reste, l'ennui nous gagne. Et si l'on est comme moi un type incapable de poser un livre avant d'en avoir lu la dernière page, cet ennui est interminable.

J'entendais il y a quelque temps Jean-Christophe Rufin parler de sa « méthode ». Il circule, il voyage, il ouvre les yeux sur le monde. Une idée le traverse, alors il la structure et la calibre en chapitres tous plus ou moins égaux quant au volume de signes et se débarrasse ensuite au pas de charge de l'écriture. Il ne relit pas. Manifestement, l'éditeur non plus. La qualité de « vendeur » de l'académicien Rufin suffit à cet éditeur pour lancer les rotatives. Mais ce n'est pas un service à rendre ni à un auteur, par ailleurs talentueux, que de laisser passer des objets aussi faibles et aussi mal ficelés, ni évidemment à ses lecteurs, qui pourraient bien finir par se lasser de voir qu'on les prend pour des idiots. L'éditeur fait un mauvais calcul (y compris économique), car le temps que l'on perd avec de tels livres nous prive de la simple possibilité d'en acquérir d'autres... et qui sait, de les lire avec plaisir !

M.L. ◆

*Check Point*, J.C. Rufin, Gallimard, 2015.





ZEP

PAPYS POP

En page de garde, la première planche est sobre: une gratte posée debout contre une enceinte, du câble (enroulé) reliant les deux, un verre posé sur le baffle... ne manque que la clope dans le cendrier, mais "fumer tue"! Même Lucky Luke en a fait les frais!

On distingue la marque "Fender" sur le matériel. La gratte est-elle la fameuse Stratocaster?

Laissons la réponse aux puristes, dont je ne suis pas.

"Une histoire d'hommes" implique des sentiments et leurs vicissitudes. Dès la page 5, Béa dit à Yvan: "Casse-toi. Va à ton week-end en Angleterre avec tes copains. Ça me fera du bien d'être seule. De réfléchir."

On est dans l'univers de l'industrie du spectacle, pas loin du "sexe, drogue et rock'n roll".

Des copains avaient formé un groupe de rock qui eut du succès; mais on a beau être rebelle les sentiments possessifs sont encore là: page 13, "Putain! Sandro!!! Il y a quatre milliards de gonzesses sur terre et il faut que tu te tapes la mienne!!!!"

Ce n'est pas un discours bien gai; plutôt un constat désabusé de notre niveau et style de vie.

Page 18, Franck annonce qu'il en est à son deuxième divorce et n'est pas sûr de pouvoir garder son restaurant.

"Vous connaissez l'histoire de la Barbie divorcée? C'est la plus chère du magasin... Parce qu'avec elle, tu as: la voiture de Ken, la maison de Ken, le bateau de Ken, la moto de Ken..."

C'est donc un groupe de rock [j'ai fait un parallèle avec Téléphone] qui est monté en puissance puis s'est désintégré. Seul, le chanteur est devenu une pop star en Angleterre.

On les retrouve une vingtaine d'années plus tard dans leurs histoires d'hommes.

Quand on est une pop star vieillissante, on doit passer par les implants capillaires, il y a une très bonne clinique spécialisée dans le Yorkshire, "Tout le monde va là-bas... On ne peut pas se permettre d'avoir un crâne de patron de bistrot... C'est une nécessité professionnelle..."

"Dans le jazz, tu as le droit d'être chauve et mal habillé, pas dans le rock!"

L'objet-livre est agréable à feuilleter car ses pages sont épaisses et non glacées.

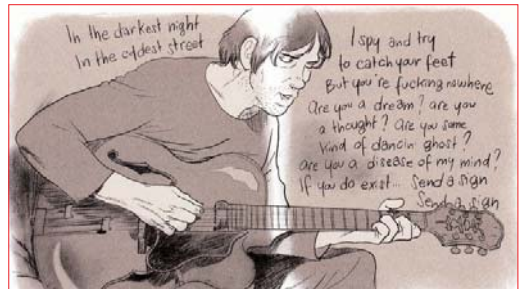
Le dessin ne s'attarde pas (ou peu) sur les paysages, le trait croque plutôt les protagonistes en plan serré ou en portrait. Zep pratique le monochrome, il utilise la couleur en arrière-plan qui donne le "la" à l'atmosphère du moment.

L'auteur, devenu célèbre dans les cours d'école avec son personnage *Titeuf*, semble néanmoins bien connaître le milieu du show business.

Sa BD est un moment plaisant, même si la fin est peut-être un peu trop convenue; les personnages sont touchants ou drôles selon l'instant.

Michel Deshayes ♦

Une histoire d'hommes, Zep, éd. Rue de Sèvres, 2013



## UN TRAIN PEUT EN CACHER UN AUTRE



27 novembre 1916, la guerre fait rage. Un ami, tout juste revenu du front avec un bras en charpie, me demande de l'accompagner à une conférence où des orateurs doivent intervenir pour dénoncer ces foutus massacres abominables. On est à Rouen et le soir est déjà tombé. Nous décidons d'aller boire un verre aux abords de la cathédrale en attendant l'ouverture de la salle.

Assis autour d'une petite table en marbre, mon ami commence à évoquer les personnes qui vont parler sur la scène, s'attardant sur l'un d'entre eux en particulier. C'est un écrivain – un poète surtout – de 61 ans et qui vient du Brabant. Un pacifiste qui s'insurge habituellement contre toutes les inégalités sociales. Il a déjà de nombreux recueils à son actif, empreints de symbolisme, mais aussi s'attardant souvent sur la vie des gens, tant à la ville qu'à la campagne. Il fréquente les milieux anarchistes, en tirant depuis quelques mois son combat contre cette guerre qui abat les hommes comme des mouches.

L'heure venue, nous entrons dans la salle, nous asseyant au deuxième rang et attendant les intervenants qui vont se succéder. Les cinq premiers vont enflammer la salle, jusqu'au sixième « C'est lui! », me

dit mon ami. Sur la scène, un homme vient d'entrer lentement, une grosse moustache à la gauloise retombant sur son menton. Ses mots sont pesés, forts, la foule l'écoute en silence. Puis il déclame un de ses poèmes :

« ... Ce fut en août, là-bas, au Reichstag, à Berlin,  
Que ceux en qui le monde avait mis sa foi folle  
Se turent quand sonna la mauvaise parole.  
Un nuage passa sur le front du destin.

Eux qui l'avaient proscrite, accueillirent la guerre.  
La vieille mort casquée, atroce, autoritaire,  
Sortit de sa caserne avec son linceul blanc,  
Pour en traîner l'horreur sur les pays sanglants...  
... On prenait peur d'être un vivant,  
Car c'est là ton crime immense, Allemagne,  
D'avoir tué atrocement  
L'idée  
Que se faisait pendant la paix,  
En notre temps,  
L'homme de l'homme. »\*

À la fin de sa lecture, la foule se lève et applaudit à tout rompre, en criant « La paix, la Paix! »

C'est le dernier intervenant, il salue puis quitte la salle en la traversant. La foule sort en même temps que lui, l'acclamant, chantant, hurlant. Elle l'accompagne jusqu'à la gare. Tout le monde veut le toucher, l'embrasser. La liesse se poursuit sur le quai, l'homme est pressé de toute part, le train arrive, il tombe sur les rails.

Ironie de l'histoire, il avait écrit un poème en 1906 qui s'intitulait *Les trains* dans le recueil *La multiple splendeur*. Prémonitoire...

« ... Jadis, on les voyait rouler presque avec crainte :  
Les bœufs fuyaient là-bas ; les pigeons familiers  
Désertaient les recoins de leurs blancs colombiers.  
La mort semblait peser où pesait leur empreinte... »

\* *Au Reichstag* – Recueil *Les ailes rouges de la guerre* – 1916

## Chanson de fou

Le crapaud noir sur le sol blanc  
Me fixe indubitablement  
Avec des yeux plus grands que n'est grande sa  
tête;

Ce sont les yeux qu'on m'a volés  
Quand mes regards s'en sont allés,  
Un soir, que je tournai la tête.

Mon frère? – il est quelqu'un qui ment,  
Avec de la farine entre ses dents;  
C'est lui, jambes et bras en croix,  
Qui tourne au loin, là-bas,  
Qui tourne au vent,  
Sur ce moulin de bois.

Et Celui-ci, c'est mon cousin  
Qui fut curé et but si fort du vin  
Que le soleil en devint rouge;  
J'ai su qu'il habitait un bouge,  
Avec des morts, dans ses armoires.

Car nous avons pour génitoires  
Deux cailloux  
Et pour monnaie un sac de poux,  
Nous, les trois fous,  
Qui épousons, au clair de lune,  
Trois folles dames, sur la dune.

Émile Verhaeren – *Les campagnes hallucinées* – 1893

Mario Lucas ♦

## UNE CHANSON

### «MUTINS DE 1917» JACQUES DEBRONCKART

En 1967, Jacques Debronckart enregistre son premier 33 tours. Onze titres, «*Mutins de 1917*» est le 7<sup>ème</sup>. De Gaulle, Pompidou 1<sup>er</sup> ministre, Malraux à la Culture, Messmer aux Armées... la chanson est immédiatement interdite. Debronckart sera mort depuis 15 ans quand, en 1998, sous Chirac, le gouvernement Rocard – Chevènement à la Défense, Lang à la Culture – lèvera l'interdiction. Les deux septennats de Mitterrand n'y auront donc pas suffi...

Debronckart chantait souvent ses convictions. Sur le même disque il interprétait «*La religion*» dont on ferait bien d'exhumer aujourd'hui les paroles: un hymne au mécréantisme et je me fiche de savoir si le mot existe. La Gauche a trahi

là aussi ses convictions et même les dispositions constitutionnelles: Manuel Valls allant au Vatican pour la sanctification, le 27 avril 2014, de Jean XXIII et Jean-Paul II. Car les deux sujets – la guerre et la religion – ont cause liée. Le 33 tours de Debronckart le dit et c'est ce qu'on ne lui pardonne pas. C'est à l'émission radio de Michel Lancelot, «*Campus*» (68-71 sur France-Inter), que j'entends l'une et l'autre. Les deux me bouleversent.

Lorsque Hollande traverse la Lorraine pour suivre le Tour de France 2014, 7<sup>ème</sup> étape Épernay-Nancy, la gendarmerie fait déguerpir des militants qui avaient l'audace de déployer une pancarte demandant la réhabilitation des mutins de 1917. Mais quand donc aurons-nous un gouvernement de Gauche? Debronckart nous répond:

«*Un jour sortirez-vous des oubliettes? Un jour verrons-nous gagner votre cause? J'en doute, à voir le train dont vont les choses, Mutins de 1917*».

On a présenté, à ses débuts, Debronckart comme «le nouveau Brel». N'exagérons pas, même si leur écriture présentent bien des points de convergence. Mais Debronckart exprimait, lui, une conscience politique. E.L. ♦



LORC'HEC - 22134



Le village est au fond de cette baie

L'un des plus petits villages des Côtes d'Armor, à proximité de Louannec. Seuls en effet Tréogan (99h.), Magoar (88h.) et Loc-Envel (67h.) comptent des populations moins importantes «*mais eux, tient à préciser le maire,*

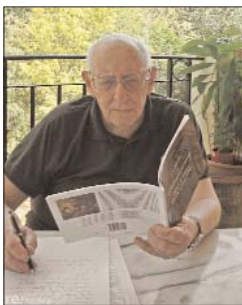
Yann Manach, *n'ont pas de bistro!*» C'est qu'ici, tout est sujet à fierté – le nom lui-même signifie «*l'orgueilleux*» en breton. Cent un Lorc'hecains se partagent les 7,35 km<sup>2</sup> du territoire communal. Tous reçoivent désormais Les Calepins! Un cas unique sans aucun doute, que de voir 100% d'une population s'intéresser à nos publications. Il s'agit là d'une initiative personnelle du maire, qui fut mon labadens au collège Charles Le Goffic de Lannion. Trois foyers n'accèdent pas à internet, en raison de l'âge de leurs résidents: la mairie imprime donc chaque mois trois exemplaires – «*couleurs, s'il te plaît!*» – des Calepins. «*Et le mieux: Lenaig Le Bihan, notre bibliothécaire, organise chaque mois, le premier samedi, une petite réunion avec thé pour bavarder des bouquins dont vous parlez.*»

Un tel effort justifiait que Le Calepin renvoie l'ascenseur. Aussi cette rubrique «*Le petit écho de Lorc'hec*» évoquera-t-elle, mois après mois, l'actualité de ce petit village costarmoricain hors du commun.

Jean-Paul Simon ♦

## À L'HONNEUR CE MOIS-CI: RONAN LE MENN

Ronan Le Menn, 91 ans, publie ses mémoires. Un document précieux pour comprendre l'histoire du pays breton.



La mairie organisera une réunion officielle, avec vin d'honneur, pour saluer la parution du livre de souvenirs, joliment intitulé «*Sou-venirs impré-rissables d'une vie lorc'hecaine*» de notre concitoyen Ronan Le Menn, le samedi 09 décembre, à 16h, dans l'arrière-salle du café-tabac Gouriou. L'auteur dédicacera son ouvrage.

Pour vous mettre en appétit, Ronan se souvient d'un fait divers qui avait fait grand bruit à Lorc'hec.

### Deux drôles de paroissiens: un mort sur la conscience!

Il y avait à Lorc'hec deux individus qui alimentaient la rubrique des faits divers. De ce fait, les frères Scolan entretenaient une relation fusionnelle avec la police. Auraient-ils eu le cheveu plus discipliné, le visage gla-bre, cinq séances de remi-

se en perspective de leurs ratiches chez le dentiste le plus réputé du Trégor; auraient-ils eu le regard moins torve; se seraient-ils nettoyé le dessous des ongles avec une brosse à chiendent; n'auraient pas eu des menottes aux poignets plus souvent qu'à leur tour, on aurait pu les imaginer, costume trois-pièces, au bal de l'Amicale de la Police à la table présidentielle. Avec le maire et son épouse. Avec le sous-préfet et sa femme ou sa maîtresse. On les voyait si souvent en ville – les policiers et le duo Scolan comme de vieux bœufs sous le même joug – qu'on avait fini par appeler les deux zèbres "Scotland Yard".

Il n'avait pas fallu se gratter beaucoup la tête pour dénicher cette appellation amplement méritée... La population de Lannion avait une grande tendresse pour eux qui alimentaient à jet continu les sujets de conversations dans les rues et dans les salons. C'est peut-être d'ailleurs nos deux frangins qui ont



Le bistrot Gouriou, années 1900

mis au goût du jour, avant l'heure, le "syndrome Mesrine". Ce penchant de l'ensemble de la population à supporter le chassé et non le chasseur. L'opposé des codes de la morale bien pensante ! Il y aura bien un jour un journaliste d'investigation qui arrivera à le démontrer.

Tout le monde, disions-nous, les avait en sympathie, sauf quelques revanchards qui avaient, en souvenir des larcins commis chez eux, gardé une dent contre eux. Une dent qui aurait fait le bonheur du duo tant ils aspiraient à remettre d'aplomb la partie supérieure de leur système digestif... C'est sans doute à cause de cette irrémédiable carence qu'ils s'alimentaient volontiers en liquide... Pour être clair, disons qu'ils ne rechignaient pas à taper dans la gourde !

Tous les jeudis, dans les hebdomadaires locaux, on suivait sans GPS – d'ailleurs, ça n'existait pas à cette époque – les faits et gestes de ces deux frères qui n'étaient pas jumeaux... Ils auraient pu l'être tant leur philosophie et leur conception pour réussir dans la vie était la même : vivre au crochet d'une société à laquelle ils étaient solidement arrimés ! On savait autant d'eux que ce qu'on sait aujourd'hui de Thomas Pesquet, cet astronaute qui a tourné en rond au-dessus de nos têtes pendant plusieurs mois !

Du temps de la splendeur de l'entreprise "Scotland Yard", c'est-à-dire dans les années 50-60, les commissaires-enquêteurs de Lannuon coulaient des jours heureux. Les parties de tarot et de belote pouvaient s'éterniser. Le pot traditionnel du samedi était rarement perturbé par des appels de détresse. Un lapin disparu d'un clapier, un chapon envolé d'un poulailler (même si c'était le fait d'un renard !), quelques bouteilles de vin dérobées dans une épicerie fine, la police ne se posait pas de questions. Elle filait directement, sans gilets pare-balles et sans allumer les gyrophares. La voiture de service venait se garer toujours à la même place, sous un vieux chêne, auprès de la demeure des deux larrons. D'ailleurs dans les ornières boueuses, on reconnaissait le dernier passage de la marée-chaussée...



Prévenants, les Scolan ne fermaient plus leur porte à clef. La première intervention de la police leur avait coûté, en frais de réparation de leur porte d'entrée moulurée, plus que le bénéfice de six mois de larcins. Les Scolan en avaient gros sur le cœur ! Ils ne feignaient même plus la surprise quand ils voyaient se garer la fourgonnette bleue dont ils connaissaient depuis longtemps le confort des banquettes arrière. Les pandores jouaient sur du velours, cueillant au nid deux êtres le plus souvent à moitié anesthésiés par les produits interdits pour qui aurait à prendre le volant d'une voiture. Il n'y avait pas besoin de leur mettre le couteau sous la gorge pour les forcer à reconnaître les faits. Ils ne recherchaient jamais à opposer un alibi quelconque pour justifier leur innocence. D'ailleurs, ils n'en avaient jamais, d'alibis. Bref, ils se complaisaient dans une routine, ce qui leur apportait un certain confort...

Un jour pourtant, Émile, un des deux Dalton, avait voulu pimenter sa relation avec ses amis les "keufs" et sortir des sentiers battus. Émile venait d'être débusqué, planqué sous le lit dans la chambre d'une maison inhabitée en hiver. Une maison sur laquelle il avait jeté son dévolu pensant y trouver quelques pièces qui lui permettraient de faire, le soir même, la tournée des grands ducs... Qui l'avait dénoncé ? On ne l'a jamais su... Rien ne figure à ce sujet dans le rapport d'intervention auquel nous avons eu accès. Ce jour-là, Émile se sentit pousser des ailes. Il pensait qu'il pouvait faire un coup. Alors qu'il faisait semblant de se rendre pour l'interrogatoire d'usage, Émile donna dans la fourberie et dans la diversion. Il dit à ses presque "amis" en pointant le doigt vers la soupente du toit en tuiles rouges : "Regardez là-haut ce nid d'hirondelles !" Le temps que ceux-ci le quittent du regard, Émile était déjà hors de portée, le sourire aux lèvres découvrant quelques chicots noirs et difformes. La chasse était lancée. L'un des gendarmes, qui n'était plus de toute jeunesse, se fit scrupule d'être lâché par un jeune collègue qui venait de se faire embaucher. Le souffle court, une douleur aiguë à la poitrine, "l'ancien" s'écroula sur le bord de la chaussée, tout près du Pont de Kermaria. Malgré un massage cardiaque fait en bonne et due forme, le policier ne put être ranimé. Devant la gravité de la situation, la chasse au "Scolan" fut différée. Le fuyard avait bien entendu la sirène du SAMU. Puis, ne voyant plus personne à ses trousses, il crut qu'il avait partie gagnée, qu'il bénéficiait d'une espèce d'immunité. Au moins pour vingt-quatre heures... Il se mettait le doigt dans l'œil car quatre autres policiers furent désignés pour le rattraper. Scolan n'eut même pas le temps de toucher à son butin. Il fut repris dans la soirée, avec moins de ménagement que les autres fois, avec un autre chef d'accusation à charge : le décès d'un policier...

Envoyé spécial : **Jean-Paul Simon** ♦



## ANALYSTE DANS UN CABINET D'EXPERTS

Vous me connaissez? Enfin, pas moi personnellement mais ma corporation... Je suis "analyste dans un cabinet d'experts". Non? Ça ne vous dit rien?

Mais si pourtant! Vous avez entendu parler de nous. Deux à trois fois par jour, dans le poste! Nous y sommes à l'honneur. Certes, je n'ai jamais compris l'intérêt de donner les variations des cours de bourse à la radio. Songez à ça: des dizaines de milliards s'échangent dix millions de fois par seconde tandis que la radio vous refile des infos vieilles de deux heures! Pfff! Enfin, je crois tout de même savoir pourquoi ils le font: probablement qu'ils s'acquittent de leurs quotas de handicapés à qui ils refilent ce job aussi passionnant qu'inutile. Ou alors c'est parce que la Bourse finance en douce la radio... Chuuut!

Bref. On vous annonce régulièrement dans le poste que telle ou telle valeur boursière s'est cassée la gueule "pour cause de dégradation à la suite de l'avis d'un analyste d'un cabinet d'experts!"

C'est moi.

Enfin je veux dire, c'est un type comme moi. Je ne vais pas non plus vous donner mon nom. Je n'ai pas envie de me prendre des gifles de la part de je ne sais quel aigri qui aurait dilapidé l'héritage de la tante Albertine pour avoir acheté de l'Eurotunnel qui prend l'eau ou du Lafarge en plein binz Syrien et qui penserait que je suis responsable de sa dégradation!

Alors c'est quoi mon travail? On m'a dit que cette chronique servirait à éclairer le citoyen, alors autant que je commence tout de suite à vous expliquer... Donc, j'ai un bureau au milieu d'une pièce où sont disposés d'autres bureaux de camarades bons en maths comme je l'étais moi-même. On était même très très bons en maths, et c'est pourquoi nous sommes réunis là en tant qu'analystes experts chez les experts analystes. Notre travail, c'est de donner des avis ayant pour but de dégrader les valeurs. Par exemple l'action du cimentier déjà nommé est à 59,96 € à onze heures du

matin. On se prend un petit café. Il n'est pas assez sucré. On fait la grimace. Un collègue le voit immédiatement sur notre visage, hop! Il donne un avis d'expert négatif et l'action dégringole à 56,22 € à onze heures dix.

Vous me direz: "Pourquoi dégrader? Pourquoi ne pas valoriser?" En mettant deux sucres dans le café, vous voulez dire? Ça, on a essayé. C'est pas bon non plus. On peut en venir à faire une nouvelle grimace si le café est trop sucré et là, je ne vous dis pas la plongée de l'action du cimentier! Non, sérieusement valoriser ça ne marche pas du tout! Les types de la bourse et des salles de marché, ce qu'ils aiment ce sont les mauvaises nouvelles. Dès que nous, les experts, on se dirige vers la machine à café en regardant l'action du cimentier, ils s'empressent de jouer le cimentier à la baisse. On a le gobelet en main et on s'apprête à peine à touiller le sucre qu'ils déjà sont fébriles. On goûte. Pas assez de sucre: grimace. Ça baisse illico. Tous les mecs qui ont placé l'héritage de la tante Albertine ou du cousin Robert perdent leur oseille. Ceux qui ont joué à la baisse se tapent dans la main en criant "yes" – ce qui veut dire "oui" en français, à moins que ça ne veuille seulement dire: "¥.€.\$. " en langage boursier – parce qu'ils viennent d'empocher un joli pactole!

C'est ça qu'ils aiment, alors pourquoi on changerait?

Mais d'accord, supposons que le café soit sucré juste comme il faut et qu'en plus il soit délicieux – pas de cette merde de robusta chargé en acides chlorogéniques fait avec l'eau de la Française du Robinet – et que la satisfaction béate qui se lirait sur le visage d'un de mes collègues me conduise à donner un avis très positif sur la valeur du cimentier, que croyez-vous que feront les salles de marché? Qu'elles vont me suivre? Jamais! Elles vont attendre. Attendre pour être sûres. Sûres de quoi, ça personne ne sait. Mais elles attendent. Par contre peut-être que le type de l'héritage de la tante Albertine va plonger tout de suite, flairant la bonne affaire. Mais les pros, eux, ils attendent. D'autant que dans l'intervalle, un autre expert sera passé à la machine à café et rebelote: sucre, touillette,

grimace, baisse du cimentier, dégradation suite à l'avis d'un analyste d'un cabinet d'expert... Les bonnes nouvelles, croyez-moi, ce serait encore pire pour les neveux d'Albertine et les cousins de Robert.

Voyez-vous je suis heureux de pouvoir m'exprimer dans cette tribune: je peux instruire ceux qui en ont besoin. Et j'en profiterais bien pour donner un conseil à la jeunesse: soyez bon en maths à l'école! Pour dégotter un boulot comme le mien.

Une question? Vous voulez savoir combien je gagne? Vous voulez savoir mon salaire? Bah! Dans les quinze mille... Par mois? Il rigole ou quoi le patachon? Par semaine, banane! Quinze mille par semaine... Oui, vous avez raison. C'est un peu juste, mais l'un dans l'autre... on se débrouille. Pour autant n'allez pas penser qu'analyste dans un cabinet d'experts soit un travail de tout repos. Ça non! Moi par exemple, j'ai bien l'impression qu'avec tout ce stress je suis en train de m'attraper un ulcère à l'estomac. D'ailleurs, ce truc m'inquiète pour mon avenir professionnel. Mon médecin m'a dit: "Mon ami je crois que vous devriez

définitivement arrêter le café!"

Mais si je dois arrêter le café on va où, là? On va où?



Michel Lalet

## TITRES À DEVINER

### MARGUERITE DURAS

1. À l'entrée de cette maison close où les prostituées dévoilent leurs jambes lascives, elles commentent la clientèle et pestent contre les pingres qui rechignent à déboursier le tarif en vigueur.
2. Lors que tu es parti vers d'autres horizons, ta compagne marcha jusqu'au bout de la nuit à ta recherche.
3. Quand ce chanteur très populaire – aujourd'hui septuagénaire mais toujours en voix – réchappa de ce terrible accident de la route, il s'adressa à celle qu'il avait perdue: «Le cœur blême Je me suis penché quand même Pour te souffler mon haleine»...
4. Le centenaire de 14-18 se prête aux commémorations. Se recueillant sur le champ de bataille, à l'endroit même où l'on se battit et l'on mourut, cet élu

axonais (de l'Aisne) déclara que cette terre, plus jamais, on ne pourrait lui faire confiance...

5. Drame des invertébrés dans les Landes, titrait récemment Ouest-France. En effet, dans cette sous-préfecture, on a constaté une disparition inquiétante de l'activité de ces annelidæ. Où ont-ils disparu? Des scientifiques se sont penchés sur la question. Leur conclusion: ils seraient atteints d'une forme aiguë de dénérescence qui allongerait considérablement la période de fécondation! Étonnant, non?
6. Deux mots sur la vérité du couple: on vendrait son âme pour l'autre mais tout cela n'est que mensonge.

1. Un barrage contre le Pacifique (un bas rage contre le pas si tric)
2. Moderato cantabile (Maud erra tôt quand t'as filé)
3. La maladie de la mort (Lama l'a dit de la morte)
4. L'amante anglaise (la ment tant glaise)
5. Vera Baxter ou les plages de l'Atlantique (ver à Dax se terre. Ou il est? Lâche, de là, lent, trique)
6. L'amant (l'âme ment)

C'est le nom qui m'a touché : Seine-Inférieure. Il n'a plus cours depuis 1955, quand la Seine devint Maritime. Comme si l'orgueil des autochtones allait se nicher dans des noms purement administratifs ! Le précédent quinquennat nous a resservi le même brouet insipide en supputant que les Picards se sentiraient fiers de résider désormais dans les Hauts-de-France. Foutaises ! Mise à part notre amie rédactrice du Calepin et précédemment chtimi – le mot rendait hommage aux Poilus originaires de Flandre pour qui *Ch'ti mi* signifiait *C'est moi* en leur patois – qui a tourné l'affaire en dérision en adoptant le pseudo le plus féministe de l'Hexagone : Aude France. C'est elle qui me sert de guide dans la visite du plus petit chef-lieu de canton du 76 : Argueil, où elle est née au mitan du siècle. La fourbe serait donc Normande ! « *C'est par commodité que je me dis Picarde, car j'y ai vécu un demi-siècle... enfin... presque. La Seine-Inférieure, j'y suis née et j'y ai vécu tout juste sept ans. Mais après tout Besançon se prétend la patrie de Victor Hugo parce qu'il y est né le 26 février 1802 pour en partir... cinq semaines plus tard !* »



On trouve Argueil à 9km de Forges-les-Eaux (dont on ne connaît que le casino) et au double de Gournay-en-Bray, « *dont on n'a aucune raison de connaître quoi que ce soit* ». Aude traverse le village depuis le haut – une colline de 203m – pour me montrer sa maison natale. Un très grand bâtiment de brique à étage et toit d'ardoise qui arbore, sur son fronton, des initiales républicaines. « *C'était quoi ? La mairie ?* » Aude avoue d'une voix de fausset – aurait-elle honte ? – que son père était brigadier de gendarmerie. La chose est si inattendue que j'éclate de rire : « *Mais qu'est-ce qu'il avait comme bandits de grands chemins à se mettre sous la dent ?* » Il avait trois hommes sous ses ordres et le seul « détenu » dont Aude se souviennent était un « *vagabond* » à qui, un soir, elle avait porté un bol de soupe dans sa cellule – une petite pièce du rez-de-chaussée. Le bâtiment a été transformé en logements quand on a transféré la gendarmerie à La Feuillie.



Sur cette route, enfant, elle allait avec son grand frère au Fer-à-cheval, où un dénivelé de quelques dizaines de mètres permettait de folles glissades, les fesses posées sur un grand carton. Ici commencent les champs, ils courent jusqu'à Forges. C'était la GRANDE ville. Ils y allaient une fois l'an pour une fête quelconque. Elle y alla une autre fois et le souvenir lui en est resté d'une terreur sans égale : sa mère avait décrété, suivant l'avis du généraliste, que l'appendice ne servait à rien. La fratrie (deux sœurs et un frère) en subit donc méthodiquement l'ablation. Elle garde très précise la sensation de mort absolue quand, sous le masque, le chloroforme lui inonda le visage.

La vie était pleine de découvertes : suivre les moissons et jouer à cache-cache dans les meules, aller chercher le lait à la ferme, faire voguer un petit bateau de bois sur l'eau de la mare... Elle a été comblée, juste avant la montée vers le centre du village, en face de la boucherie Bréquigny.



Sur la gauche, le parc du château. « *Il était très mystérieux à l'époque. Il courait pas mal de légendes à son propos, avec des souterrains et un seigneur du genre Barbe-Bleue.* » Il ne s'ouvrait qu'en une circonstance: la fête communale le dernier dimanche de septembre. Belle occasion pour une bataille à coups de marrons.

Nous débouchons sur la place. Tout est regroupé là: la mairie, la salle des fêtes, les commerces, réduits aujourd'hui à une pharmacie et un hôtel. Et l'église Saint-Maurice. Aude y fit sa première communion en juin, juste avant son départ. L'album familial garde trace du mariage de sa sœur aînée. Autre souvenir lié à une grande douleur: dans la salle des fêtes où se tient le repas de mariage, elle met ses doigts dans une prise et hurle. On se précipite, et l'oncle du Havre part d'un rire tonitruant. De là vient la répulsion qu'il lui inspirera toujours.



On remonte deux cents mètres à pied vers Gournay et le visage d'Aude s'éclaire tout à coup: « *C'est comme si ça n'avait pas changé! Il y a toujours les tilleuls dans la cour et le préau...* » On est devant l'école. L'école des petits – celle des grands était sur la place. Aude y est



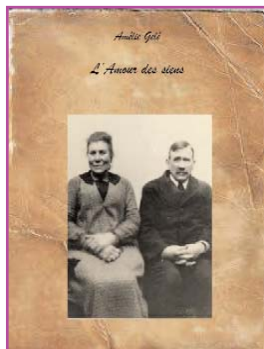
entrée en classe enfantine puis y a appris à lire avec Mme Labarre – « *Comme partout, Monsieur s'occupait des grands qui préparaient le Certificat d'études. Ils étaient sévères tous les deux.* » Elle est la meilleure de la classe, elle sait lire dès Noël, « *Normal, à la maison ma grand-mère m'avait déjà tout appris.* »



Les parents (à g.), la sœur, des tantes; les grands-parents assis entourant Aude.

Le premier livre d'Aude sera, signé de sa grand-mère, Amélie Gelé, cet exemplaire unique de *L'amour des siens*, un livre de souvenirs familiaux (1870-1947). « *Ma grand-mère a été mon premier écrivain. J'ai toujours ce livre et moi aussi je me suis mis en tête d'écrire le mien. Je mettrai Argueil dans le titre.* »

Léo Demozy ♦



## DES ÉVÉNEMENTS LITTÉRAIRES ET DES CHEFS-D'ŒUVRE

Voici après la chute des dernières feuilles de l'automne, l'éternel retour des prix littéraires pour la plus grande joie des éditeurs et des libraires! Les lecteurs occasionnels vont se précipiter sur les livres primés comme sur les paquets de nouilles dans un supermarché. Les Verdurin se glorifieront d'avoir au moins lu ces livres-là, avant de s'en débarrasser. Ils ont déjà plusieurs kilomètres d'ouvrages reliés pleine peau sur les étagères! L'épris de littérature quant à lui cherchera la perle rare, l'événement littéraire qui va bouleverser la morosité de l'époque et insuffler un rythme nouveau.

Car l'événement littéraire est toujours une rupture et parfois un scandale. Notre histoire littéraire de coups d'éclats en théorisations critiques en est ponctuée, plus que chez toute autre nation. Les batailles d'*Hernani* et les *Madame Bovary* d'aujourd'hui concernent peu le style ou la morale, plus souvent des postures idéologiques. Même les œuvres éloignées de toute dimension doctrinale peuvent être récupérées à tout moment si les circonstances de l'actualité le demandent. Juger une œuvre en fonction de son importance littéraire c'est donc parfois s'en tenir à un déterminisme aussi opportuniste qu'étroit. Cependant, la balance entre jugement historique et jugement critique voire esthétique demeure toujours en suspens. Nombreux sont les éclats médiatiques et rares les chefs-d'œuvre! Nombre de ceux-ci ont longtemps été ignorés alors qu'une postérité illusoire illuminait des productions sans doute mineures. Il existe de faux moments qui marquent la circonstance sinon l'actualité sans qu'ils survivent à la décennie sinon au siècle.

On ne saurait contester qu'éphémère ou pérenne l'événement littéraire réponde toujours au questionnement d'une époque. Le cas Houellebecq! S'il se pose toujours dans cette logique historique et critique, il convient de se demander à quelle attente cela peut bien répondre. Honnêtement la qualité d'une œuvre n'en fait pas toujours un événement littéraire. Comme dans tout acte de création, il y a les découvreurs et ensuite

les suiveurs et les copieurs qui ne sont pas tous dénués de talent. La recherche d'une nouvelle esthétique, d'une perspective originale peine à sortir d'un cénacle qu'il lui faut attendre les générations futures ou demeure si convenue qu'elle s'épuise d'elle-même.

L'événement littéraire doit-il atteindre un public élargi comme pourrait le donner à penser la surmédiation actuelle? Ce n'est pas certain, nombre de monuments de la littérature ont suivi le cours obscur de leur époque avant de nous atteindre. Si tout le monde lit Rimbaud qui peut encore déclamer quelques vers de Sully Prudhomme, glorieux prix Nobel? Bien que cela puisse par bonheur coïncider, la réputation d'une œuvre ne réside nullement dans le suffrage du plus grand nombre ni dans l'acclamation de l'instant. Ce qui distingue le chef-d'œuvre du factuel, c'est qu'il est intemporel. Nombres d'auteurs disparus sont toujours nos contemporains. Si notre culture littéraire se méfie de l'éphémère, elle se garderait bien de transformer la fréquentation des grands textes en visite de musée.

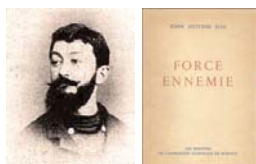
Ces grands auteurs devenus éternels ne doivent pas nous faire oublier que d'autres aujourd'hui accéderont à cette consécration. Sommes-nous en capacité de les désigner? Serons-nous encore là pour nous défendre d'avoir méjugé telle œuvre au profit d'une plus médiocre lecture? À notre décharge, si certains événements précurseurs ne sont nullement des chefs-d'œuvre, ils peuvent infléchir une tendance qui s'affirmera avec le temps. Ce pourrait être comme une attente qui exprimerait une continuité à contre-courant et qui surgirait au moment décisif ou s'opérerait la rupture avec ce qui existait auparavant. Il s'agira dès lors d'un nouveau départ, d'une nouvelle source d'inspiration dont seule la postérité jugera.

Soyons modestement certains que le seul événement littéraire qui compte, c'est celui de la rencontre personnelle entre un lecteur et une œuvre!

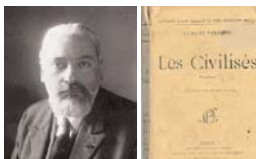
Élie Hernandez ◆

DE QUELQUES GONCOURT  
DONT LE NOM SEUL  
M'EST INCONNU

John-Antoine Nau  
« *Force ennemie* »  
1903



Claude Farrère  
« *Les civilisés* »  
1905



Adrien Bertrand  
« *L'appel du sol* »  
1915



René Maran  
« *Batouala* »  
1921



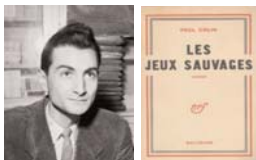
Henri Deberly  
« *Le supplice de Phèdre* »  
1926



Guy Mazeline  
« *Les loups* »  
1932



Paul Colin  
« *Les jeux sauvages* »  
1950



Jean-Jacques Schuhl  
« *Ingrid Caven* »  
2000



DE QUELQUES LAURÉATS  
DONT LA LECTURE  
M'A PROFONDÉMENT ENNUYÉ



Michel Houellebecq  
« *La carte et le territoire* »  
Goncourt 2010



Jonathan Littell  
« *Les bienveillantes* »  
2006



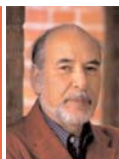
Pascale Roze  
« *Le chasseur français* »  
1996



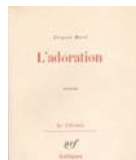
Érik Orsenna  
« *L'exposition coloniale* »  
1988  
*Orsenna m'ennuie toujours...*



Tahar Ben Jelloun  
« *La nuit sacrée* »  
1987  
*Ben Jelloun et son allégeance au roi du Maroc: du dégoût me vient...*



Didier Decoin  
« *John l'enfer* »  
1977



Jacques Borel  
« *L'adoration* »  
1963



Vintila Horia  
« *Dieu est né en exil* »  
1960



R.W. ◆